

# UN PEU D'AMOUR

PAR

MARIE LAFORET



René Magritte, « Les amants I », 1928

*« Chaque jour, le matin  
Nous prenons le même chemin  
Au village, on en rit  
Je sais qu'ils ont compris  
Tu m'aimes mais tu ne m'as rien dit*

*Tu me cueilles des bouquets  
De fleurs des champs et de bleuets*

*Et, quand je te souris,  
Tu me rends mon sourire  
Mais ne sais jamais quoi me dire*

*Moi, j'attends que tu me parles un peu d'amour  
Les fleurs des champs vivent toujours  
Moi, je meurs un peu chaque jour  
Car j'attends que tu me parles un peu d'amour  
Que tu me fasses un peu la cour  
Que tu me fasses un peu l'amour*

*Un peu l'amour  
Un peu l'amour*

*En automne, nous allons  
Cueillir des mûres au bois d'Anon  
S'il fait frais, vers le soir,  
Tu mets sur mes épaules  
Un grand châle et ta main me frôle*

*Moi, j'attends que tu me parles un peu d'amour  
Les fleurs des champs vivent toujours  
Moi, je meurs un peu chaque jour  
Car j'attends que tu me parles un peu d'amour  
Que tu me fasses un peu la cour  
Que tu me fasses un peu l'amour*

*Moi, j'attends que tu me parles un peu d'amour  
Les fleurs des champs vivent toujours  
Moi, je meurs un peu chaque jour  
Car j'attends que tu me parles un peu d'amour  
Que tu me fasses un peu la cour  
Que tu me fasses un peu l'amour*

*Un peu l'amour  
Un peu l'amour »*

Martine : cette chanson me fait penser à l'époque où tu venais m'attendre à la sortie de l'école pour porter ma valise...

Denis : c'est pour toi que je venais et pas pour ta valise, mais ça, à ce moment-là, comme dans la chanson, je n'osais pas te le dire.

Martine : mon pauvre petit chou qui était déjà amoureux de son Ariane et n'osais pas le lui dire alors qu'elle n'attendait que ça : tu n'imagines pas comme j'ai dû ronger mon frein. Mais tu as fini par te décider et au pied d'un clocher en prime : avoue que ce n'est pas banal.

Denis : comme est dit dans la chanson, par la suite je t'ai souvent parlé d'amour...

Martine : c'est vrai ! On s'écrivait beaucoup à cette époque et moi aussi je t'ai souvent parlé d'amour, des « billets doux » comme on disait jadis. Mais ça c'est notre histoire à nous : il n'y a que le facteur qui avait le droit de lire nos cartes mais, après tout, c'est lui qui les apportait.

Denis : disons qu'on était jeunes et fougueusement amoureux : on l'est encore, et sans doute plus, mais avec moins de fougue. Je ne suis pas certain qu'aujourd'hui j'aurais encore assez de souffle pour courir après toi...

Martine : tu peux toujours prendre une bicyclette ! C'est vrai que, sans la moindre intention, je t'ai fait beaucoup marcher de la caserne à la maison et le retour en prime.

Denis : à l'aller j'allais bon pas car j'étais pressé d'arriver jusqu'à toi mais pour le retour, j'avoue que je trainais les pieds. Mais le pire dans tout ça, ce sont les colles que je me prenais parce que j'avais fait le mur : je ne comptais plus les « jours de balle ».

Martine : mais je pensais fort à toi...

Denis : moi aussi je pensais fort à toi et je me disais, à chaque fois, que si j'étais rentré plus tôt, j'aurais pu venir plus souvent mais quand on aime, on ne compte pas, et surtout pas les jours de colle. Mais tu ne crois pas qu'on en a dit assez : on ne peut tout de même pas tout raconter....

Martine : je veux bien me taire à condition que tu m'écrives un poème...

Denis : un poème ! Mais de quoi veux-tu qu'il parle, ce poème ?

Martine : de nous deux et avec beaucoup de tendresse ! Mais attention : sans indiscretion ! Et pas un texte du style « Les vieux amants » de Brel : on est encore beaucoup trop jeunes pour ça...

Denis : je vais faire ce que je peux ! Mais, dis-moi : je gagne quoi en échange du poème ?

Martine : tu verras bien...

### **A TOI...**

Ça fait longtemps déjà que l'on s'est rencontré :

Te revient-il encore qu'au pied de ce clocher,

Un amour sans ombrage d'un baiser s'est noué,

Prélude à quarante ans d'un destin partagé.

Les fleurs qui s'en souviennent jamais se sont fanées :

Elles racontent aux abeilles qu'un seul a commencé  
De deux qui se rencontrent, par la lune éclairés  
Et un millier d'étoiles par cette nuit capturées.  
De silence le clocher ne voulait pas troubler  
De cet amour naissant qu'un chemin soit tracé  
Qui conduit à l'autel des anneaux échangés :  
La promesse infailible de toute chose partager.

Un éternel présent, sans demain ni passé,  
Qui abolit le temps et ne peut se rider,  
Un non à ces horloges qui la peau font plisser :  
Ce que ternit le temps ne peut l'amour froisser.

Si j'ai volé des roses, c'est pour te le confier,  
Inscrire sur ton visage un sourire oublié  
Quand un enfant se garde d'à nous deux s'accorder ;  
Les larmes, de quelques fleurs, finissent par s'assécher.

Mais déjà dans ton ventre un autre s'est glissé,  
Bénédictio du ciel quand l'orage est passé.  
Jérôme creusait son nid sous ta peau satinée  
Qu'il tendait de son poids en agitant ses pieds.

L'amour tient ses promesses : un enfant nous est né !  
Aimer ne faiblit pas quand il est partagé  
Et même il croît toujours : que pourrait le freiner ?  
Il n'est pas d'infini que l'on saurait compter !  
Car c'est un infini qui ne peut s'arrêter

De sorte que sa fin on ne saurait toucher !  
C'est le sens des anneaux à nos doigts accrochés,  
Que la mort de chacun n'a pouvoir d'effacer !

Car c'est dans l'éternel que l'union s'est gravée :  
Ainsi l'a-t-on voulu quand on l'a consacré.  
Mais déjà dans ton ventre une autre s'est logée,  
Profitant du soleil d'un jour du mois de mai.

C'est au cœur de l'hiver que son cri fut poussé :  
Quand frissonne Amélie, on pense à février.  
De trois on devient quatre mais ce n'est pas assez :  
Il en faut d'autres encore pour l'amour étirer !

Mathilde, Antoine, Marie : c'est un raz-de-marée  
Qui dépose sur la plage trois raisons de s'aimer ;  
Ainsi nous voilà sept, tant d'amour à donner,  
À recevoir aussi car toujours partagé.

Ensuite ça continue, le chêne s'est ramifié :  
Il étend sa promesse d'un futur azuré.  
Vers la table qui s'allonge nos regards enjoués  
Disent, bien plus que les mots, qu'il est bon de s'aimer.

Tant d'autres joies encore viendront s'y ajouter :  
On n'a pas trop d'amour quand on peut le donner.  
Et il grandit toujours, au décompte des années :  
Demain sera plus riche que tous les jours passés.

*A toi Martine, mon épouse bien-aimée, ma Minoux, ma Muse, mon lys des champs, ma petite mésange, mon Ariane, Mon Argiope,... : dans ce panthéon d'amour, tu te reconnaitras...*

## **LA TRAVERSEE**

La vie à deux, c'est comme une traversée :

On s'arrête sur des îlots et on y passe

Des instants merveilleux.

Parfois le vent se lève et fait tanguer les voiles

Mais la mer bientôt s'apaise et

Se poursuit le voyage.

Nouveaux îlots et nouveaux vents qui

Voudraient faire chavirer la coque mais

L'amour est plus fort que les tempêtes.

Nouveaux îlots, un bonheur partagé,

Un hors-le-temps, fragment d'éternité.

Mais déjà le bateau s'impatiente :

Il veut continuer, toujours plus loin,

Toujours plus fort.

La mer est calme : on peut se reposer !

Mais nous dormons à peine

Qu'un vent nouveau s'est levé :

Il faut tenir la barre, éviter les récifs,

Poursuivre la traversée.

Le vent s'efface, les voiles sont repliées et

La houle prend son repos,

C'est l'heure de s'arrêter.

Sur un nouvel îlot l'ancre est détachée,

Le bateau arrimé : bonheur !

D'un palmier solitaire quelques noix sont tombées et

Entre les buissons d'une roche une eau

Veut s'écouler qui murmure à nos oreilles :

Fraîcheur !

Quelques crabes audacieux finiront

Sur le grill : saveur !

Mais déjà le bateau nous crie son impatience :

Il nous faut repartir !

Bien des îlots encore briseront

La traversée et le bateau son ancre

Y devra déposer : bonheur !

Au bout de l'océan une rive

Qu'on n'atteindra jamais car traverser la vie

Dure une éternité.

Éternité d'îlots où la passion se vit

Sans jamais s'épuiser.

## AUX MIENS

A toi Minoux passion qui toujours me dévore,  
Epouse autant que Muse de ce qui m'est tourment :  
Un destin s'est noué en ces deux anneaux d'or,  
De cet amour fidèle s'est désarmé le temps.

Je repense aux hiers d'un Nous faisant son nid  
De ces baisers d'ivresse à l'ombre d'un clocher ;  
De nos corps enlacés s'est noué l'infini  
D'un deux qui se fait l'Un d'un venir azuré.

L'amour devient visage sur des enfants posé :  
Jérôme et Amélie, Mathilde, Antoine, Marie  
De s'aimer sont la chair, un avenir osé  
Pour ce qui se partage et jamais se réduit.

Caroline et Cédric, je ne vous oublie pas  
D'autant qu'à la famille vous êtes sa huitième branche ;  
Amours de nos enfants et de ce chant le la,  
De toute cette harmonie, vous composez la anche.

Le temps poursuit son cours et alourdit nos âges :  
Les enfants ont grandi et vont leurs propres pas :  
Du sept ils font légion et le plus beau présage,  
Offrande à ce clocher de ce qui s'y noua.



Simon, Romain, Léa, Juliette et puis Théo :

Un cinq pour dire « je t'aime », les prénoms d'un demain

Qui ne saura de l'ombre que son « Vade Retro » :

S'aimer est bien plus fort qu'épines sur le chemin.

## A NOS PETITS-ENFANTS

Simon, Romain, Léa, Juliette et Théo

Les enfants sont promesses de lumière à venir.

Quand l'homme est assez vieux

Pour se retourner

Et qu'il regarde, d'un œil humide,

L'enfant qu'il a été,

Alors à la Sagesse,

Qui nous vient avec l'âge,

S'ajoute la Malice des premiers jours :

Ensemble ils forment la Sérénité.

La Sagesse est sereine quand,

De tout ce qu'elle a su,

Elle ne retient que le Simple,

Ce Même qui tout rassemble

Sans jamais rien confondre.

# LE FIL D'ARIANE I : L'URGENCE DE LA PENSEE

## AVANT-PROPOS

Martine : après « L'anneau » tu voudrais que l'on compose un nouveau livre et ce livre, tu me proposes de l'intituler « Le baiser d'Ariane » ; j'imagine que c'est en référence à « La plainte d'Ariane » dans les « Dithyrambes de Dionysos » de Nietzsche. Je serais donc ton Ariane et toi mon Dionysos : je comprends d'autant mieux toutes tes allusions à mes oreilles, à mes petites oreilles.

Denis : je ne me prends pas du tout pour Dionysos et cependant j'aime penser que tu es mon Ariane ; Nietzsche disait « à chacun son Ariane » : j'ai trouvé la mienne au pied d'une église, ce n'est pas les plages de Naxos et pourtant ce n'est pas banal. A vrai dire j'aime beaucoup ce texte de Nietzsche : on l'a souvent commenté mais je pense, c'est un avis personnel, qu'on n'est jamais parvenu au fond de ce texte, de cette rencontre si tu préfères.

Martine : qu'est-ce que tu sous-entends ?

Denis : on aura plus d'une fois l'occasion d'en reparler mais il y a, concernant Dionysos, deux traditions : une qui remonte à Hésiode et l'autre qui est d'origine orphique. C'est ainsi qu'il est considéré que Dionysos et Ariane étaient déjà époux avant l'épisode Thésée et qu'ils se retrouvaient dans le labyrinthe pour danser ; dès lors le « coup de foudre » pour Thésée peut être envisagé, sous cette hypothèse, comme une trahison qui aurait conduit Ariane à la mort avant que Dionysos ne la ressuscite. La première partie de la plainte peut alors être interprétée comme une évocation de cette mort d'Ariane et l'arrivée de Dionysos comme une rédemption. Dans plusieurs fragments posthumes Nietzsche semble se plier à cette tradition orphique mais, une fois encore, c'est une question d'interprétation et, au bout du compte, ça ne change pas grand-chose à cette issue amoureuse.

Martine : si ce n'est que toi, tu as une préférence pour l'autre tradition et que tu présentes l'archer comme étant Apollon plutôt que Dionysos.

Denis : tu anticipes sur de prochains développements mais tu as tout à fait raison. Tu sais très bien que j'ai pour le personnage Apollon une véritable aversion ; par ailleurs son rôle dans le tragique est opposé à celui de Dionysos même si on a voulu les rendre complémentaires.

Martine : cette complémentarité, c'est un peu ce que défend Nietzsche dans sa « Naissance de la tragédie », il me semble...

Denis : sans doute mais n'oublions pas que, à cette époque, Nietzsche filait le train à Schopenhauer et Wagner et puis il y a cette tradition qui veut que c'est Apollon qui a permis à un Dionysos déchiré de reprendre forme ; c'est une tradition orphique mais c'est surtout, au-delà du mythe, une affirmation philosophique selon laquelle c'est la forme qui donne une unité à la matière. C'est très aristotélien, avant la lettre bien sûr, mais Aristote n'est pas tombé du ciel comme un éclair : il n'y a que Deleuze à qui cela arrive, du moins l'affirmait Foucault.

Martine : décidément, s'agissant de Deleuze, tu n'en rates aucune ! Mais je te comprends car si effectivement, à certains égards, le siècle est deleuzien, ce n'est certainement pas ce qui pouvait lui arriver de mieux...

Denis : tu penses au wokisme, j'imagine...

Martine : oui mais pas que... De toute manière ce n'est pas de cela que nous voulons parler !

Denis : tu as raison ! Surtout parlons d'autre chose...

Martine : et pourquoi « Le baiser d'Ariane » ?

Denis : parce que l'amour d'Ariane et Dionysos : je les imagine très bien s'embrasser...

Martine : mais j'y pense, ce ne serait pas une invitation par hasard ?

Denis : une invitation ?

Martine : à t'embrasser évidemment ! Tu as suffisamment répété, dans « L'anneau », que j'étais ton Ariane...

Denis : j'ai justement composé un texte dans lequel, à un moment donné, nos destins se croisent ; veux-tu que je le lise...

Martine : je t'écoute, Dionysos...

## **LE BAISER D'ARIANE**

Un voilier sur les eaux jusqu'ici t'a menée :

Sur les plages de Naxos la mer t'a déposée !

Tu n'es plus que chagrin, le sable en est troublé :

Thésée emporte Phèdre au-delà de l'Egée !

Et toi ma pauvre Ariane, sur cette île désertée,

Voilà qu'un dieu amer de flèches veut te blesser ;

Tu souffres et tu soupires : que veut ce forcené ?

Témoin de ton malheur, n'est-il pas satisfait ?

Dans un épais nuage le tireur s'est caché :

Tu n'en sais que les flèches dont ton corps est blessé.

Il s'approche en silence pour ton âme arracher :

Tes yeux noyés de larmes ne peuvent le regarder.

Or déjà de son souffle ta nuque est caressée :  
Le tireur de ses flèches ne peut plus te toucher !  
Il en veut à ton cœur, te vient-il à penser :  
Mais alors qu'il le prenne et l'oblige à saigner.

L'amour sur ton visage de larmes s'est emporté !  
Qu'as-tu à lui offrir que cette vie épuisée  
Que dans un labyrinthe un autre a déroulée :  
Périssent le Minotaure et l'amour de Thésée.

Faut-il que pour ce fil que tu lui as confié  
Tu sois d'un dieu maudite, de ses flèches lacérée ?  
Au bourreau qui s'approche tu voudrais te livrer,  
Accepter de ta vie que ce dieu l'a damnée.

Ce dieu est un félon perdu dans sa nuée :  
Pourquoi dans son nuage tient-il à se cacher ?  
Aurait-il peur de toi, de ce mal qu'il t'a fait  
Et de toutes ces blessures qui font ton corps trembler ?

Tu peux sourire, Ariane : ce fou s'en est allé !  
Ne vois-tu pas du ciel qu'il s'embrase de Clarté,  
Que sur toi elle descend par deux chevaux tirée  
Et sur ton mauvais sort qu'un autre s'est penché ?

Sèche tes pleurs, Ariane : un soleil s'est levé  
Et de celui qui t'aime le char vient se poser ;  
Tu as de ses oreilles les deux tiennes imiter :  
Il te suffit d'y mettre un propos avisé !

Il t'invite à la danse au cœur de ses pensées,  
Labyrinthe de son cœur à toi seule destiné :  
Il n'est besoin de fil car l'amour est assez  
Et si tu dois t'y perdre, c'est pour te retrouver.

Etre celle que tu es mais qu'un autre a faussée :  
Éternel puits d'amour où pourra s'abreuver  
Celui qui te revient pour effacer tes plaies  
Et rendre à ton visage le sourire oublié.

Ainsi Dionysos à toi veut s'attacher :  
Tu seras son Ariane, son immortalité,  
La gardienne de ses nuits, de ses jours la Clarté :  
À tes pieds sa passion il vient de déposer !

Ça chacun son Ariane, à lui de la chercher !  
Si j'ai trouvé la mienne dans le bas d'un clocher,  
Je voudrais qu'à la noce un dieu soit invité  
Et son épouse aussi, qu'ils te soient présentés.

Car c'est de cette histoire qu'une autre s'est forgée :  
Nous sommes de ces deux-là le destin répété,  
Une passion sans mesure qui tout peut renverser,

Des montagnes les plus hautes aux plus grands des fossés !

Ainsi nous parle Ariane de son chemin croisé

Avec celui d'un dieu qui de l'homme est berger :

On n'en dit que la vigne, oubli d'une amitié

Qui sous un clair de lune nous invite à danser.

Martine : tu ne parles pas de baiser dans ce texte...

Denis : parce que l'amour véritable est intime et pudique : il se nourrit de ses secrets. Souviens-toi de ce texte de Nietzsche, « Des enfants et du mariage » dans le premier livre du « Zarathoustra », que nous avons évoqué dans « L'anneau ».

Martine : il y était surtout question des enfants et du surhomme : l'amour véritable fait advenir le surhumain... Mais Ariane et Dionysos n'ont pas eu d'enfants ou alors on n'en a pas parlé : quel est le rapport avec le surhumain ?

Denis : si Dionysos est un dieu, Ariane est doublement d'origine divine : elle est la fille de Minos, fruit des amours de Zeus avec Europe, et de Pasiphaé, la fille du dieu Hélios, alias le soleil.

Martine : mais tu n'aimes pas Hélios : c'est un dieu menteur, dis-tu souvent...

Denis : justement ! L'Ariane qui s'attache à Thésée symbolise en quelque sorte la Raison : grâce à son fil elle détient la maîtrise du labyrinthe. Le labyrinthe de Cnossos symbolise la Raison comme la toile de la tarentule chez Nietzsche. Mais au cœur de ce labyrinthe de la Raison un monstre est tapi et pas n'importe quel monstre puisque le Minotaure est le fruit des amours indécentes de Pasiphaé avec le taureau offert par Poséidon à Minos. Heidegger, s'agissant de la technique et de la dévastation, ne pensait pas différemment de Nietzsche sur cette question : la dévastation est inscrite, dès l'origine, dans la stricte rationalité.

Martine : et quand Thésée abandonne Ariane sur les plages de Naxos, les souffrances endurées par elle symbolise en quelque sorte un renoncement à ce labyrinthe de la Raison, une haine vis-à-vis de soi-même qui seule peut ouvrir les portes d'un autre labyrinthe, celui que lui offre Dionysos et qui est le labyrinthe du cœur. Le baiser d'Ariane c'est la Raison vaincue et cependant Minos, en dépit de sa cruauté, se retrouvera, après sa mort, juge aux enfers, une attribution qu'évoque largement Dante dans le premier livre de sa « Divine comédie ».

Denis : c'est tout à fait juste mais le juge qui soupèse, évalue et désigne le lieu du séjour des morts ne confie pas son jugement à sa seule Raison ; pense aux amours « coupables » d'Hélène et de Guenièvre : leur supplice n'est pas si terrible et, en plus, les amoureux le subissent ensemble. Et puis il arrive, je l'imagine en tout cas, à Minos d'avoir la larme à l'œil car il ne peut pas oublier ses propres amours tumultueuses que Pasiphaé, avec l'aide des dieux, a tenté d'entraver.

Martine : tu rappelles la double origine divine d'Ariane mais quel rapport cela peut-il avoir avec sa descendance, les enfants qu'elle pourrait avoir de Dionysos ?

Denis : et pourtant, selon moi, il y en a un et il est essentiel. Souviens-toi du prologue du « Zarathoustra » : dans la foulée de la mort de dieu, Zarathoustra annonce le surhumain mais les hommes auxquels il s'adresse lui préfèrent le contentement du dernier homme : Zarathoustra est contraint de s'enfuir et en même temps il est peiné et déçu. Mais qu'espérait-il ?

Martine : tu sous-entends que, comme le suggère d'ailleurs Heidegger, l'homme ne peut pas atteindre au surhumain en l'absence des dieux ?

Denis : absolument ! Avec la mort de dieu, l'homme s'est cru enfin libéré mais il n'a fait que s'asservir davantage en se rendant prisonnier de sa propre Raison dominatrice. Le surhumain est tout le contraire d'un homme qui assumerait sa condition d'animal rationnel : sur ce point le Da-sein de Heidegger rejoint le surhumain tel que l'envisageait Nietzsche. L'homme ne tiendra sa promesse, atteindre au surhumain, qu'à la condition de se dépasser, non seulement dépasser sa stricte animalité mais dépasser tout autant sa propre rationalité. Le surhumain sera un être d'Esprit et certainement pas un être de Raison.

Martine : et à présent si on faisait une pause...

Denis : une pause ! Mais pour quoi faire ? C'est Nietzsche qui t'ennuie tout d'un coup ou alors autre chose ? Heidegger peut-être ?

Martine : Heidegger et Nietzsche ne m'ennuient pas, surtout quand j'en parle avec toi mais on pourrait, par exemple, aller jusqu'au jardin, y taquiner les poules, cueillir des fleurs, manger des fraises et des framboises ou des groseilles si tu préfères, profiter du soleil, se poser sur le banc en se tenant la main comme autrefois au sommet du clocher, je veux dire de la montagne...

Denis : et y parler d'amour ! C'est une autre façon, et combien plus agréable, de parler de dieu...

Martine : tu crois qu'il nous verra sur le banc ?

Denis : c'est bien possible ! Mais dieu n'est pas un indiscret et s'il nous voit, ou bien il fermera les yeux ou bien il regardera ailleurs...

Martine : et si tu en racontais l'histoire ?

Denis : l'histoire ?

Martine : l'histoire du jardin et nous deux au milieu comme l'autre fois sur le clocher, enfin la montagne...

Denis : c'est une idée assez drôle mais je peux toujours essayer...

Martine : promets !

Denis : je promets d'essayer...

Martine : non ! Promets de le faire...

Denis : mon Ariane a de petites oreilles et sait très bien ce qu'elle veut y entendre : je devrais les lui tirer pour les faire grandir...

Martine : mon pauvre Dionysos qui a peur d'une abeille mais attelle son char à deux tigres féroces...

## A MARTINE, MA MUSE ET MON ARGIOPE

Des cimes de la montagne, perdu dans les rochers,  
C'est une lumière d'étoile que je voudrais toucher  
Et m'envoler si loin, plus Haut que les nuées,  
Jusqu'au domaine des dieux, m'y baigner du Sacré.

L'en-bas est ma défaite, de torrents emporté,  
L'objet de ce tourment qui colle à ma pensée ;  
Un tapis de nuages, s'il me l'a dérobé,  
N'a touché de mon âme que sa fragilité.

Des rayons du soleil, si je peux m'abreuver,  
D'un aigle et d'un serpent me faire une amitié,  
La détresse de la plaine, qu'un devin m'a montrée,  
N'est pour moi que douleur, soupir de vanité.

Une lueur cependant brise mon obscurité :  
Si sombre m'est penser, en mon âme une clarté  
Combat des enchanteurs la feinte proximité :  
En mon âme au plus près l'Esprit seul m'est donné.



Or c'est de toi ma Muse que m'arrive cette pensée  
Que, si bordant l'abîme, un homme vient à danser,  
C'est qu'il est un poète et songeur avisé :  
L'abîme n'est qu'un écho à nos larmes versées.